

longue carrière. Nul mieux que lui ne savait apaiser un différent sans irriter les parties, ranimer l'entrain et la confiance dans les pas difficiles. Ce digne homme fit mentir le proverbe qui prétend que l'ami de tout le monde n'est l'ami de personne ; il fut l'ami, souvent le conseiller de tous ses co-paroissiens ; il fut encore le meilleur ami de son Curé. Avec quel tact, en plus d'une rencontre, il ramena des esprits inquiets au respect de l'autorité. Il y avait en lui l'étoffe d'un diplomate et du meilleur.

Cette existence toute de devoir et d'honneur fut couronnée par une belle mort. Le premier mars mil-neuf cent-treize, M. Onésime Lacasse, qui eut toute sa vie une grande dévotion à saint Joseph, venait d'inaugurer son mois avec une ardeur toute juvénile ; jamais il n'avait mieux chanté que ce soir-là, dit-on : Ce fut son chant du cygne. Le pieux chrétien pouvait dire avec le plus sage, le plus juste des Athéniens :

« Vous, qui près du tombeau, venez pour m'écouter,
« Je suis un cygne aussi. Je meurs : je puis chanter. »

Quelques instants plus tard, il venait de rentrer chez lui, il se trouve mal. Monsieur le Curé, appelé en toute hâte, lui administre les derniers secours de la religion. Sans secousse, presque sans souffrances, le digne homme remettait son âme entre les mains de son Créateur, à l'âge de soixante-douze ans. Saint Joseph avait un client de plus là-haut.

PREMIERE SEPULTURE

C'était quelques jours avant l'arrivée de M. l'abbé Faucher ; le petit cimetière n'était pas encore terminé. M. l'abbé Desruisseaux bénissait la dépouille mortelle d'Alvina Bougie, enfant de sept ans, décédée le 21 août 1873, fille de Julien Bougie, cultivateur, et de Marguerite Boutin, son épouse.